

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

STABAT MATER FURIOSA suivi de SOLILOQUES, 1999, 3<sup>e</sup> éd. 2005.  
D'ENTRE LES MORTS, 2000, rééd. 2006.  
LE PETIT ORDINAIRE, 2000, rééd. 2006.  
LA LUNE DES PAUVRES, 2001, rééd. 2007.  
SERMONS JOYEUX, 2004, 3<sup>e</sup> éd. 2008.  
ODYSSÉE, DERNIER CHANT, 2006.  
QUEL THÉÂTRE POUR AUJOURD'HUI, essai, 2007.  
TÉMOINS À CHARGE, 2007.  
LE TESTAMENT DE VANDA, 2009.  
PHILOCTÈTE, 2009, éd. modifiée 2010.

JEAN-PIERRE SIMÉON

# La mort n'est que la mort si l'amour lui survit

Histoire d'Orphée

*Postface*  
Franck Collin

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé à la Comédie de Saint-Etienne – Centre dramatique national, le 19 avril 2011, sous le titre Histoire d’Orphée et dans une mise en scène de Jean-Claude Berutti.*

*Avec Jean-Claude Berutti (récitant), Johannes Weiss (ténor), Marie Bournisien et Éric Bellocq (harpes), Lucas Perès (viole), Bérengère Maillard et Patrizio Germone (violons).*

*Scénographie : Rudy Sabounghi ; direction musicale : Françoise Lasserre ; lumière : Cyrille Chabert.*

*Coproduction : compagnie Jean-Claude Berutti et Akadémia.*

## Sommaire

CHANT PREMIER	
<i>La mort d’Orphée</i> .....	7
CHANT DEUXIÈME	
<i>Le secret d’Orphée</i> .....	11
CHANT TROISIÈME	
<i>Les voyages</i> .....	15
CHANT QUATRIÈME	
<i>Le bonheur est terrible</i> .....	21
CHANT CINQUIÈME	
<i>Au-delà de la mort</i> .....	25
CHANT SIXIÈME	
<i>Le chant retrouvé</i> .....	31
CHANT SEPTIÈME	
<i>L’éternité du poème</i> .....	35
Postface de Franck Collin	
<i>Le poète aux pieds nus</i> .....	39

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-300-6

CHANT PREMIER

La mort d'Orphée

J'étais là j'ai tout vu et  
si mes yeux versent des larmes de sang  
ne vous étonnez pas  
quand on a vu une chose pareille  
mieux vaudrait se crever les yeux  
et même tuer en soi oh oui  
tuer en soi les yeux de la mémoire  
nous descendions des monts de Rhodope  
qui ne sont que forêts féroces pierres sauvages  
où le soleil avant l'homme boit les sources  
nous allions vers Aïnos la cité blanche  
Aïnos fille d'Apollon vieille cité de nos pères  
couchée au bord infini des vagues  
nous marchions dans la poussière du soir  
lui allait devant seul si toujours seul  
l'homme aux yeux couleur de nuit  
homme perdu le roi de ses douleurs  
menant ses songes noirs comme  
un berger ses brebis affamées  
il chantait oui il chantait malgré tout  
comme lui seul jamais chanta  
mais de ce chant-là mieux vaut  
mieux vaut que vous ne sachiez rien  
car depuis son retour des terres d'En-bas

depuis qu'il était revenu de la mort  
son chant laissait dans l'air une ombre froide  
qui l'entendait croyait avaler sa mort  
mais nous l'aimions nous le suivions  
compagnons de sa douleur errante  
nous descendions des monts de Rhodope  
c'était un soir nous marchions  
dans le silence immobile du soir  
et là soudain elles sont venues hurlantes  
elles sont venues soudain les femmes fauves  
comme sorties de la poussière du soir  
elles sont venues de partout les délirantes  
comme sorties des failles de la pierre  
de l'écorce des arbres de la peau du silence  
j'étais là j'ai tout vu des femmes fauves  
vêtues de peaux de loup les mamelles nues  
peintes du sang des sacrifices  
des yeux de feu l'écume aux lèvres  
leurs cris des couteaux déchirant l'air  
elles se sont jetées sur lui lui immobile  
lui sans gestes et qui chantait toujours  
lui ont arraché ses vêtements et  
lui ont coupé la chair avec les ongles  
ont mordu dans l'os avec les dents  
et lui chantait encore chantait toujours  
lui le père des chants la voix des âmes  
immortelles chantait dans sa mort  
et elles divisaient le corps sanglant  
coupaient arrachaient démembraient  
et quand l'une la plus jeune se dressa  
fleur vorace dans sa corolle de sang  
levant à bout de bras la tête du poète  
la tête du poète chantait chantait encore  
alors chacune portant sa part du corps défait

elles coururent les délirantes aux rives de l'Hébro  
et jetèrent au fleuve les morceaux du cadavre  
et l'on entendit dans la rumeur de l'eau  
sonnant claire dans la rumeur du fleuve  
la voix la voix d'Orphée qui chantait  
qui chantait encore qui chantait toujours

CHANT DEUXIÈME

Le secret d'Orphée

Je vous dirai les prodiges  
je vous dirai les prodiges qu'il a faits  
et dont toutes choses au monde  
gardent la mémoire car  
toutes choses en ce monde sont mystère  
et tout mystère naît du chant profond  
je vous dirai les prodiges d'Orphée  
vous ne partirez pas d'ici  
sans savoir le secret d'Orphée  
l'homme aux yeux couleur de nuit  
fils d'Œagre roi de Thrace  
fils de Calliope la muse musicienne  
petit-fils de Dionysos le dieu ivre  
Orphée enfant du pays premier  
qui est à tous le pays natal  
qui est pays de pierres sous le soleil  
qui est pays d'arbres dans le vent  
qui est pays de rivières nouées au ciel  
qui est pays de rivages vers l'immense  
qui est pays d'herbes et d'oiseaux  
qui est pays de sécheresse et de ronces  
qui est pays d'abondance et de fruits  
Orphée fils du bois et du vent  
et il en fit la lyre aux neuf cordes

Orphée fils de la musique et de l'ivresse  
et il en fit le poème aux mille échos  
comprenez-vous entendez-vous  
je vous ai dit déjà le secret d'Orphée  
c'est comprendre toutes choses  
par la peau par la bouche par les pieds  
le secret c'est l'enfance aux pieds nus  
celle-là l'étonnée l'obstinée  
qui s'étonne de tout dans un rire  
qui tout voit et entend  
dans le bruissement d'une herbe  
dans le déchirement du vent  
qui sent dans la feuille qui tremble  
le propre battement de son cœur  
l'enfance qui boit le chant dans la rivière  
qui mesure ses bras aux branches  
qui pèse son sommeil dans la pierre  
et qui comprend ce qu'il y a de nuit  
en l'homme en toutes choses humaines  
en caressant la peau de l'ombre à midi  
c'est le secret d'Orphée oui tout est là  
ce savoir enfantin de la nuit  
il a vu il a senti il a compris l'obscur  
l'obscur que l'oiseau porte sous son aile  
qui nourrit la racine de l'olivier  
que l'homme porte dans son sang  
et qui lui donne sa soif de baisers  
Orphée l'enfant du soleil  
a traversé l'enfance à pieds nus  
à pieds nus l'aube et la nuit  
à pieds nus le sable et l'ortie  
toute science lui est venue par les pieds  
et c'est alors qu'il a chanté  
quand tout fut en lui

quand tout fut devenu en lui  
chair sang peau regard souffle  
c'est alors que le chant lui est venu  
et moi j'ai entendu son chant  
c'était prodige je vous dis  
ce n'était pas le chant que chante  
l'ordinaire des hommes pas  
cette ruse de poumon et de gorge  
ce remuement de langue et de lèvres  
ce labeur du souffle non  
qui extrait le chant du corps  
le chant lui venait comme  
le feuillage vient aux branches  
comme la chaleur naît de la flamme  
comme la fraîcheur vient au soir  
c'était comment dire ? comme  
une lumière qu'on entend  
pas faite pour l'œil mais pour l'oreille  
une lumière que seuls l'oreille  
la peau le cœur entendent  
et qui l'entend devient le chant lui-même  
j'ai entendu le chant d'Orphée  
et j'ai mémoire des prodiges  
car Orphée roi de Thrace  
était roi d'un plus grand royaume  
car Orphée régnait sur les mystères  
qui sont la substance de toutes choses  
de l'homme de la bête de la pierre et du ciel  
j'ai vu par le chant d'Orphée  
le lait blanc couler du rocher  
comme du sein d'une mère  
je l'ai vu à Hadrianopolis aux deux rivières  
arrêter les vents furieux changer en brise  
la fureur des tempêtes

je l'ai vu à Kallipolis d'entre les mers  
faire pousser le fruit  
sur la branche brûlée  
et je l'ai vu dans la nuit des montagnes  
éteindre l'œil de feu du fauve  
apaiser la dent des loups  
de mots tendres comme l'herbe  
et les loups venaient dormir  
dans les bras des enfants  
j'ai entendu le chant d'Orphée  
le jeune roi aux pieds nus  
et j'ai vu ses prodiges  
à Ganos sur le mont Hiéron  
j'ai vu se disperser les nuées sombres  
quand Orphée levant sa lyre  
neuf fois le vent a fait chanter  
les neuf cordes de sa lyre  
et j'ai vu enfin j'ai vu  
oh le plus cher des prodiges  
la clarté du poème frapper le front du guerrier  
et j'ai vu le guerrier jeter l'arc et le glaive  
laissant derrière lui sa colère  
comme peau de serpent  
et courir s'enivrer de mystères  
aux lèvres d'une femme  
car tel est le chant fragile du poète  
nulle force n'a raison de lui  
il est en tout l'âme qui persévère  
et comme le chant d'Orphée outrepassa sa mort  
rien ne naît en ce monde  
qui n'ait mémoire du chant profond  
rien ne meurt qui ne dure au-delà de sa mort  
dans le chant d'Orphée

## CHANT TROISIÈME

### Les voyages

Soudain un jour soudain il est parti  
le jeune roi aux pieds nus laissant là  
l'acclamation muette de ses compagnons  
Orphée a quitté la terre de Thrace  
la forêt brutale et la montagne vaste  
les rives de l'Égée insomniaque  
il laissa la joie avide des jeunes femmes  
robes blanches qui dansaient dans son chant  
la peau savoureuse des femmes il l'oublia  
il laissa sa cithare sur un rocher un soir  
et partit vers où ? vers le loin le très loin  
on a dit que c'était en Égypte au pays  
des sables infinis et du soleil roi  
je ne sais pas peut-être je ne sais pas mais  
je sais qu'il cherchait les limites introuvables  
le bord mystérieux de l'ailleurs  
et le temps a passé sur l'absence  
et soudain un jour soudain il est revenu  
le front bruni par les vents et les ciels  
la nuit dans ses yeux était plus profonde  
et dans sa voix le chant était plus large  
on entendait ensemble la clarté du ruisseau  
la douceur chaude du fruit et avec  
et dessous lentes et sourdes